

se terminer le lendemain. Ce soir-là, le supérieur remonta dans la chaire, et dit de nouveau :

—Au moment d'atteindre au but, un jeune novice a rejeté ses liens sans remords ; s'il devait rester indigne, et avec regret parmi nous, qu'il lui soit pardonné ! Prions donc pour lui ! mes frères !

Et tous les cœurs prièrent, et toutes les bouches prononcèrent à voix basse les saintes invocations de ces cœurs pieux. Ces prières pures à leur départ, que rien n'arrêtait à leur passage, qui montaient, montaient sans dévier, parvinrent-elles à fléchir le ciel ! Si les vœux des austères cénobites n'étaient pas exaucés, qui pourrait espérer ?

II.

Revenons à la source de cette histoire, aux deux années qui précédèrent la journée que nous venons de décrire. Dans une maison du faubourg le plus solitaire, le plus éloigné d'une petite ville de province, aux premiers jours du mois de mai, de ce mois où tout s'anime, se réveille, se renouvelle, une femme d'un âge fort avancé, ne quittait plus sa couche depuis longtemps, et se mourait de jour en jour. Elle voyait venir à son chevet d'agonisante l'homme qui guérit les maux de l'âme, lorsque celui qui tente la guérison des souffrances du corps s'en est allé sans espérance. Vieil ami, le prêtre restait assidument auprès d'elle. A chaque instant il interrogeait l'artère du bras de la malade, et à chaque fois il laissait retomber le bras que la vie n'animait presque plus. Il soupirait tout bas en contemplant une jeune fille qui était constamment aux pieds du lit de la moribonde. La vive anxiété que la jeune fille nourrissait en son cœur pour la pauvre âme qui s'en allait monter au ciel, ne lui était pas inconnue, et la sollicitude qu'il avait pour la femme âgée s'étendait jusqu'à la jeune fille. En effet, cette jeune fille, dont le visage est si gracieux, si beau de cette charmante fraîcheur d'un front de dix-huit ans ; cette jeune fille aux doux yeux bleus, aux longs cheveux blonds, si richement dotée par la nature, au physique et au moral, mais déshéritée par la fortune, que deviendra donc son avenir, se demandait le vieux prêtre. Quel sera son avenir, poursuivait-il, quand la tombe, qui va s'ouvrir, sera fermée pour toujours ? La famille de cette enfant n'existe plus ; elle est seule en ce monde. Si nul n'accourt lui tendre la main, la protéger, où ira-t-elle ? Hélas ! son cœur est tendre ; si elle aime, qui pourra-t-elle aimer ? L'homme que son cœur élira, sera-t-il digne de son amour ? Et à cette dernière pensée, le vieux prêtre tressaillit tout à coup. La jeune fille se leva, cherchant à lire avidement dans le regard de celui qui répondait de l'âme de sa bienfaitrice ; elle s'approcha de lui, mit dans la sienne la main du vénérable vieillard, et dit à voix basse :

—Qu'est-ce donc qui vous agite ainsi ? Oh ! ne me cachez rien, j'ai du courage ! Serait-ce que vous désespérez des jours de ma bonne protectrice ?

—Mademoiselle de Latour, dit le prêtre, vous n'oubliez pas que M. Julien de Percy doit arriver aujourd'hui même. Espérez donc ! Mme de Percy succombe à une maladie de langueur, et le retour des êtres dont on pleurait le départ, parfois, dans ces circonstances, ranime des forces abattues ; le sang circule avec plus de chaleur, et la vie revient par degré. Espérez, espérez donc !

—Merci ! vous ne me découragez point, vous, mon père, dit la jeune fille en se rasseyant aux pieds du lit,

Julien de Percy, apprenant la situation dangereuse de sa mère, situation qu'elle lui avait tenue secrète jusqu'au dernier moment, s'était hâté de quitter Paris, et le soir même de ce jour-là il embrassait sa mère en pleurant avec amertume. L'entrevue du fils et de la mère, qui revoyait ce fils une fois encore avant de mourir, fut nécessairement triste et douloureuse. Nous n'essaierons pas de la décrire ; mais ceux qui comme nous ont assisté à ces suprêmes adieux, de celui qui s'en va à celui qui reste encore en ce monde, ceux-là du moins comprendront un pareil tableau.

Lorsque des pleurs abondantes furent répandus, que des sanglots furent apaisés, on dit que Mme de Percy pria du regard le prêtre et Mlle de Latour de la laisser un instant seule avec son fils. Mais le motif qui avait dicté cette demande ne resta pas longtemps dans le mystère. Quelques jours après, en effet, un jeune homme et une jeune fille, beaux tous les deux et très simplement parés, accompagnés des personnes nécessaires à l'acte qu'ils allaient contracter, entraient dans une église et s'agenouillaient aux marches de l'autel. Un moment venait de s'écouler rapidement, et un prêtre aux blancs cheveux les unissait et disait avec ferveur, car il les aimait :

—Soyez heureux bien longtemps !

Le jeune homme revint, joyeux, non pour lui-même, mais satisfait de rendre la vie à sa mère ; du moins il le croyait ainsi. Ce jeune homme était Julien, cette jeune fille était Mlle de Latour, et le prêtre qui les avait bénis, le vieil ami de Mme de Percy.

—Ma mère, dit le jeune homme en entrant, ma promesse est accomplie, Mlle de Latour est ma femme devant Dieu et devant les hommes !

—Merci ; que Dieu t'en récompense, mon fils ! Je vais aller l'en prier, car, je le sens, je n'ai pas longtemps à vivre, puisque mon dernier vœu est rempli.

En disant ces dernières paroles, elle lui tendit la main. Julien s'agenouilla aux pieds du lit de sa mère, prit la main pâle qu'elle lui tendait, la couvrit de baisers et de larmes.

Il sentit alors cette main se raidir dans les siennes. Il se releva soudainement pour chercher à lire dans les yeux de sa mère ; ses yeux étaient sans regards, elle venait d'expirer.

Brisé par le désespoir, par la douleur, et affaissé, il tomba à terre en pleurant amèrement ; sa jeune femme accourut à lui, et au milieu des sanglots de Julien elle entendit ces mots à jamais gravés dans sa mémoire :

—Sacrifice inutile !

Et elle comprit tout.

III.

Mlle de Latour, nous pouvons, hélas ! lui conserver son nom de jeune fille, atteignait à peine sa dix-huitième année ; orpheline très jeune, encore dans l'enfance, son existence se trouva tout à coup sans appui sur cette terre. Vieux soldat, débris illustre de l'armée vendéenne, son père, blessé grièvement, avait une pension qui le faisait vivre dans une ville obscure, mais honorablement. M. de Latour, plein de vigueur malgré son âge, mourut pourtant de mort subite, sans avoir veillé sur l'avenir de sa fille. Ce soutien brisé, Mlle de Latour n'eut aucun asile où elle pût aller se réfugier. Une maison de pitié se serait sans doute ouverte devant elle, si une noble femme, séduite par la grâce infinie de la charmante petite fille ne l'avait prise et emmenée avec elle.

La noble femme, qui l'arrachait à la misère, à des maux peut-être plus grands encore, était Mme de Percy. A cette époque, Julien venait d'avoir quinze ans. Ils furent tous deux élevés en-